

Filmer les paysans

Robert Daudelin

Number 143, September 2009

Raymons Depardon

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25171ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daudelin, R. (2009). Filmer les paysans. *24 images*, (143), 6–8.

FILMER LES PAYSANS

par Robert Daudelin

« Je suis cinéaste, je fais des films et je n'ai même pas tourné un film sur mes parents. C'est probablement normal parce que c'est très dur. J'ai fait une bobine ou deux de ma mère. Un plan extraordinaire que je montrerai un jour, j'attends. Je ne pouvais pas filmer mon père, c'était très dur. J'aurais effectivement dû faire un film en noir et blanc, en 35 mm. Ça aurait été un film magnifique, le plus beau peut-être. »*

DANS UN ENTRETIEN AUX CAHIERS DU CINÉMA¹ AU MOMENT DE LA SORTIE DE *La vie moderne*, Raymond Depardon déclarait : « J'ai toujours eu une culpabilité d'avoir quitté la ferme du Garet pour faire le métier de photographe, d'avoir fui celui que j'aurais dû être, c'est-à-dire reprendre la ferme de mes parents... ». Or Depardon a « repris » la ferme, et magistralement, avec, sur une durée de dix ans, trois films admirables : les deux volets de « Profils paysans » (*L'approche*, en 2001 et *Le quotidien*, en 2005) et *La vie moderne* en 2008.

En 1983, alors qu'il est déjà un photographe célèbre et qu'il a tourné cinq documentaires de cinéma direct, Depardon, avec la collaboration de son monteur, Roger Ikhlef, réalise pour l'Institut National de l'Audiovisuel (INA), une sorte d'auto-biographie artisanale qui lui permet de faire le point sur vingt ans (1957-1977) de sa vie. *Les années déclic* est l'occasion pour le cinéaste-photographe de revenir sur son passé de fils d'agriculteur et de rappeler son attachement à la terre. Né dans une ferme du XIV^e siècle, Depardon y a vécu jusqu'à l'âge de seize ans, y bâtissant sa première chambre noire dans le grenier; y photographiant le chien, les chats et les canards; documentant le travail

des saisonniers; et y prenant son premier instantané : deux bœufs qui s'affrontent.

Soutenu par ses parents (« toujours très gentils avec moi »), et bien qu'ayant choisi très tôt la photographie comme métier, Depardon n'en demeure pas moins « très attaché à la ferme » dont il ne se séparera jamais vraiment, même s'il n'accepte pas d'en prendre la succession qui lui était destinée. Lui qui se définit comme « solitaire, célibataire et nomade », il ne coupera jamais les liens profonds qui l'unissent à la ferme du Garet, à Villefranche-sur-Saône : où qu'il soit dans le monde en ces années de formation, il trouvera toujours le temps d'envoyer une carte postale à ses parents qui habiteront la



La vie moderne

« Ce n'est pas moi qui commande, c'est l'autre, le sujet, la lumière, le moment, c'est le réel. »



La vie moderne

ces femmes (il faudrait inventer le mot « agricultrices », comme le dit si bien Marcel Privat) sont d'une espèce qui s'éteint et même si quelques jeunes utopistes (Amandine, la Lyonnaise) ou diplômés d'un lycée agricole s'accrochent à ces terres, l'histoire et l'air du temps sont, pour notre plus grand malheur, contre eux. D'où l'importance du geste de Depardon, geste d'artiste s'il en est, qui jamais ne cache ses outils ou ses intentions et qui assume toujours l'extériorité de son regard, quelle que soit la complicité qui le lie aux gens à qui il rend visite avec sa caméra. L'intitulé, comme l'écriture, de chaque film est d'ailleurs explicite : il y a d'abord « approche », avec les stratégies nécessaires (et la caméra « observante »), puis le « quotidien » enregistré (et la caméra « participante ») et, quand c'est possible, partagé, et enfin « la vie » qu'on dit *moderne*, par dérision, mais pas sur le mode ironique, plutôt dans un sens provocateur et avec la volonté de faire réfléchir. Ces hommes et ces femmes sont bien nos contemporains et, alors que d'aucuns cherchent désespérément à retrouver un lien plus normal avec la terre, eux incarnent ce lien.

Parlant des deux volets de « Profils paysans »³, Depardon avoue que c'est là le film « le plus difficile de ma vie », parce que les « paysans ne font rien pour la caméra ». En retour, le cinéaste trouve chez eux une vérité certaine. Y ayant mis les précautions nécessaires, soucieux de « ne pas les déranger », limitant ses visites à quelques minutes seulement, il réus-

sit à établir une complicité profonde qui permet au spectateur d'entrer avec lui dans l'intimité de ces hommes et de ces femmes. Filmant leurs silences avec la même attention qu'il met à recueillir leurs paroles, il nous associe à un voyage unique, riche d'émotions et d'enseignements.

Parti adolescent de la ferme familiale pour apprendre le métier de photographe à Paris, Raymond Depardon ne s'est jamais arrêté de faire le tour de la planète. Il a découvert le désert, le continent africain, les luttes de libération, l'Amérique de John Lennon et récemment, avec Claudine Nougaret, il a fait à nouveau le tour du globe, de la Bolivie à l'Éthiopie, en passant par sa chère Lozère, pour « donner la parole » (c'est le titre de l'exposition qui naîtra de ce périple) à des hommes et à des femmes qui parlent de leur vie, de leur communauté, de leur langue. Citoyen du monde, nomade et arpenteur de la Terre, c'est néanmoins depuis le Garret que Raymond Depardon continue à filmer les hommes, d'où qu'ils soient, avec respect, amour et fraternité. ■

1. Octobre 2008.
2. Projet en bonne partie autobiographique, comme le rappelle la compagnie de Depardon, Claudine Nougaret, dans les entretiens accompagnant l'édition DVD des deux premiers films.
3. Séquences commentées par R.D. dans l'édition DVD.

* Toutes les citations qui figurent dans ce dossier sont tirées du livre de Raymond Depardon, *Errance*, Éditions du Seuil, 2000.



La vie moderne